

LE RASOIR



A PROPOS DE LA REMISE SUR LE TAPIS DE LA QUESTION DU SERVICE PERSONNEL.
« Fouette cocher, fouette drù et ferme! Seulement gare à la ficelle! »

Rédacteur en chef :
A. RIGOBERT,

Abonnements :
Belgique, Un an, franco, fr. 5-00
Étranger, port en sus.

LE RASOIR

Journal satirique hebdomadaire

Éditeur-Propriétaire :
J. DAXHELET.

Annonces & Réclames
A FORFAIT.
Un numéro : 10 cent.

TOUT CE QUI CONCERNE LE JOURNAL DOIT ÊTRE ADRESSÉ FRANÇO AU BUREAU, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 12, LIÈGE.

A nos Abonnés

Les quittances d'abonnement pour 1889 seront présentées dans la huitaine par la poste.

Nous engageons nos abonnés à ne pas les laisser retourner, afin d'éviter toute interruption dans l'envoi du Journal.

LE SERVICE PERSONNEL.

Or çà donc, la grande question du service personnel est sur le point, paraît-il, d'entrer dans une phase décisive.

S'il faut en croire les bruits qui circulent, le Roi lui-même aurait l'intention d'intervenir directement, d'une façon plus impérieuse que jamais, en donnant un énergique coup de fouet à ses ministres, dans le cas où ceux-ci essaieraient encore de lanterner.

On va même jusqu'à dire, et cela est écrit tout au long dans une brochure à sensation, à laquelle on attribue à tort ou à raison un patronage des plus augustes, que S. M. Léopold II ne reculerait pas devant des dissolutions répétées des Chambres, si la majorité de nos honorables persistait à refuser de proclamer l'urgence du service personnel.

Ces énergiques dispositions font sans doute honneur au Roi, et il serait vivement désirable que notre Souverain réussisse entièrement dans ses généreux projets.

Malheureusement il est à craindre qu'aussi longtemps que « notre admirable Constitution » n'aura pas été révisée, la couronne ne vienne se heurter à des difficultés insurmontables.

Bien que, dans un siècle d'égalité comme le nôtre, le système actuel ne puisse, en saine justice, être maintenu plus longtemps, il est en effet probable que nos législateurs, élus par des bourgeois partisans pour leurs fils du remplacement militaire, se montreront systématiquement hostiles, par calcul électoral, à un nouveau mode de recrutement qui aurait pour résultat inévitable de leur aliéner à l'occasion les voix de beaucoup d'électeurs influents.

Qu'on ne l'oublie pas, (la chose est sans doute triste à dire, mais il faut bien se rendre à l'évidence), le patriotisme ne prévaut pas sur l'intérêt personnel dans la classe égoïste des censeurs. Et lorsque, pendant la session dernière, M. Bernaert proclamait à la Chambre que « le sentiment du pays n'est pas réellement acquis au service obligatoire » il était dans le vrai puisque, d'après les conventions parlementaires, le mot « pays » doit se traduire par « pays légal », qui est, comme on sait, exclusivement composé des 70 ou 80 mille citoyens qui payent 42 francs 32 centimes d'impôts directs. Le reste du pays, simple quantité négligeable aux yeux de nos gou-

vernants, est donc considéré comme illégal et n'a par conséquent rien à voir dans la confection des lois.

Il résulte de tout cela que, malgré tous les efforts du Roi, la Belgique ne sera pas dotée du service personnel aussi longtemps que le droit de suffrage restera l'apanage des classes privilégiées. C'est au pays illégal qu'il appartient de revendiquer énergiquement les droits qui lui ont été refusés jusqu'ici et de protester haut et ferme contre l'inique système de recrutement dont il est seul victime et qui constitue à la fois un scandale et un anachronisme.

Et si nos législateurs persistaient à rester sourds aux protestations réitérées de plusieurs milliers d'hommes, il faudrait bien s'incliner avec résignation, en attendant qu'on puisse leur jeter à la face cette sanglante apostrophe qu'adressa, en 1872, un écrivain français aux représentants de son pays et que rappelle, avec beaucoup d'à propos, l'auteur de la brochure dont j'ai parlé plus haut :

« Ah ! les députés de la majorité repoussaient le service obligatoire; ils craignaient d'armer la nation; ils ne voulaient pas risquer la peau de leurs fils; le peuple seul devait se battre pour défendre leurs pensions, leurs châteaux, leurs propriétés de toutes sortes; misérables égoïstes !. Ils sont la cause de notre ruine; on devrait afficher leurs noms dans toutes les communes pour apprendre à nos enfants à les maudire ! »

A. RIGOBERT.

Terrible perplexité.

A propos du prince Baudouin, dont on n'a que trop parlé dans ces derniers temps, vous ne sauriez croire combien je suis perplexé.

D'une part je lis dans l'Indépendance :
« Le prince a réellement bonne tournure dans son nouvel uniforme. Bonne tournure et bonne grâce. »

Et cette importante observation est confirmée par l'Etoile qui daigne même ajouter :
« Le coquet chapeau populaire lui sied particulièrement bien et les dames en ont certes fait la remarque avant nous. »

D'autre part, le correspondant bruxellois de la Meuse qui doit aussi faire autorité en ces matières délicates se prononce comme suit :

« L'uniforme des grenadiers convenait mieux à la haute taille du prince que celui de son nouveau régiment. »

En présence d'opinions aussi contradictoires, l'Europe n'est pas suffisamment éclairée.

Je demande formellement la réunion immédiate d'un congrès international de tailleurs et de... jeunes beautés.

Il importe pour la paix du monde que ce redoutable mystère soit éclairci au plus vite.

Diplomates à vos postes !

ZUTALORS.

Il n'y a plus d'enfants.

Je me souviens d'avoir lu, il y a quelque temps, dans un journal bruxellois, des réflexions amères sur l'extension que prenait chez les enfants l'habitude de fumer.

Ce confrère avait été désagréablement frappé du nombre considérable de bambins qui circulent dans les rues, la pipe ou le cigare à la bouche.

D'où l'article auquel je fais allusion lequel se terminait naturellement par le classique : « Il n'y a plus d'enfants. »

Le plus aimable des correspondants bruxellois du Journal de Liège vient d'éprouver le besoin de se servir du même cliché suranné, à propos des cartes de nouvel an.

« Il n'y a plus d'enfants, écrivait mardi le suave Monsieur F. M. R.

« Savez-vous une des raisons principales de l'augmentation des recettes de la poste pour l'envoi des cartes du nouvel an ? C'est l'usage qui s'introduit chez les élèves des écoles primaires de se féliciter mutuellement. »

Ces différentes variations sur le thème connu mais passablement usé « il n'y a plus d'enfants. » sont sans doute excessivement intéressantes et philosophiques en diable.

Cependant je dois déclarer que je n'approuve pas du tout, quant à moi, les sous-entendus ironiques qu'il est d'usage de leur appliquer.

Comment les hommes les plus graves, mûris par l'âge, l'expérience, la volupté, etc., etc., étalent, sans se gêner, leurs mauvaises habitudes, voir même leurs défauts et leurs vices, aux yeux des enfants, sur lesquels ils prétendent avoir une supériorité marquée ?

Et lorsque ces enfants, auxquels l'on ne cesse de répéter que le but principal de leur éducation est d'en faire des « hommes, » lorsque ces enfants, dis-je, excités, stimulés par les exemples qu'ils ont sans cesse sous les yeux, se permettent à un âge déraisonnable ce que les anciens font sans la moindre scrupule à un âge raisonnable, la grande confrérie des gens sérieux paraît s'étonner de cette conséquence si naturelle et se met à crier haro, à l'unisson.

Je vous en prie, hommes mûrs de bon cœur, un peu plus d'indulgence pour la jeunesse s'il vous plaît, mais en revanche un peu moins de mansuétude pour vous mêmes.

L'esprit d'imitation, ont dit des savants d'âge respectable, est une chose inhérente à la nature humaine.

Pourquoi diable alors trouverait-on mauvais que des bambins naïfs cherchent, de bonne foi, à imiter le plus possible les aînés dans la carrière, qui ont incontestablement pour premier devoir de donner le bon exemple aux jeunes ?

On aura beau faire d'ailleurs, l'esprit d'imitation règnera toujours en maître,

tant chez les adultes que chez les enfants.

Tenez ! En voulez-vous un exemple ? Du temps de Charles VI, il n'y avait que les fous qui jouaient aux cartes. Aujourd'hui, les hommes, les plus sérieux, font gravement, chaque soir, leur partie d'écarté ou de piquet.

Ces conséquences-là sont fatales. Ne nous moquons donc pas des bambins à propos de leur esprit d'imitation. Blaguons-nous plutôt nous-mêmes et laissons en paix les enfants.

Et puis, vous savez, si réellement il n'y a plus d'enfants, eh ! bien, qu'on en fasse.

Ce n'est pas si difficile que diable !
ZUTALORS.

A L'ENTOUR DU THÉÂTRE.

J'ai découvert, il y a quelque temps, au théâtre royal un genre de types que je ne connaissais pas encore. Je veux parler du Monsieur qui vient au théâtre... pour s'embêter.

Les malheureux qui sont atteints de cette étrange monomanie s'imposent volontairement le plus douloureux des martyrs et leur maladie peut être considérée comme incurable.

Depuis 30 ou 40 ans qu'ils fréquentent le théâtre, ces étonnants maniaques trouvent tous les spectacles mauvais à l'excès, ce qui ne les empêche pas cependant de renouveler, chaque année, leur abonnement et d'assister, avec une assiduité exemplaire, à toutes les représentations.

Non, vous n'avez pas d'idée des souffrances que ces pauvres diables endurent, de par leur seule volonté.

Dès que le rideau se lève, leur supplice commence; tout leur sang se glace à l'audition des chœurs; les roulades de la chanteuse leur donnent les nausées; les notes retentissantes du ténor les mettent au désespoir; les imprecations de la basse les font pâlir de colère; en un mot tout leur paraît systématiquement exécration, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Inutile d'ajouter qu'ils sortent chaque fois du théâtre dans un état de surexcitation déplorable, et cependant, phénomène curieux, ils ne manqueraient pas une représentation pour une vache d'or !

En vain les artistes les plus consciencieux s'efforceraient-ils de leur plaire; en vain essaieraient-ils de se surpasser pour obtenir d'eux le moindre applaudissement.

Ces singuliers amateurs (!) se sont condamnés à l'embêtement théâtral à perpétuité; rien donc ne peut les fléchir, rien ne peut les amuser.

De plus, pour observer jusqu'au bout leur douloureux programme, il leur importe beaucoup que la galerie soit au courant du poignant ennui qui les dévore.

N'IMPORTE QUOI



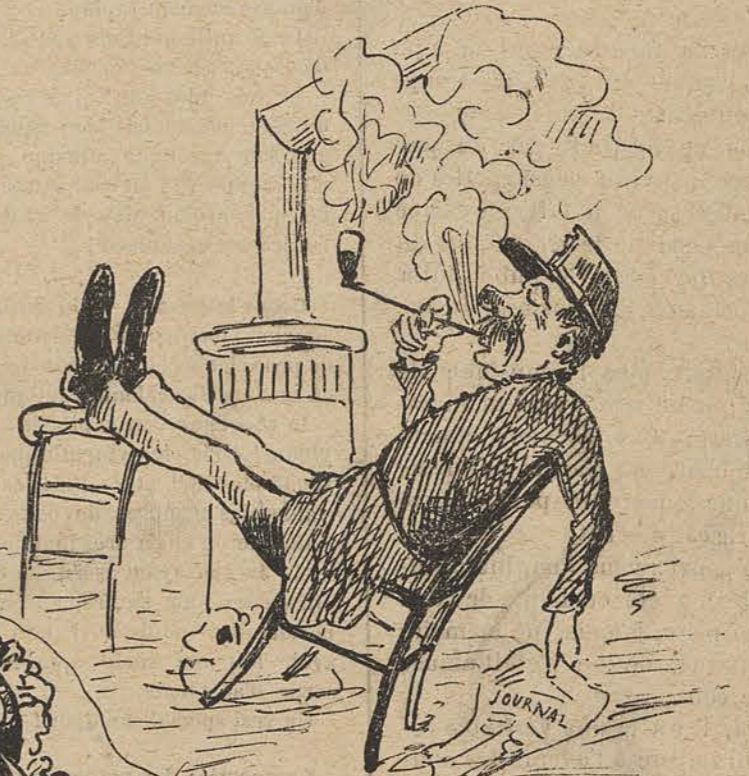
EFFETS DE VERGLAS.

1) «Je vous y prends, Madame! Vous deviez songer d'oublier à ce point vos devoirs d'épouse et de mère!»
 — «Mais, mon ami, il y a du verglas et... il fallait bien un soutien.»

Touchante l'audace! Elles se font reconduire pour ne pas chanceler et elles ne voient pas que leur vertu chancelle.



Chutes dangereuses peut-être, mais pittoresques en diable!



Et pendant ce temps-là, la police se multiplie pour obliger les habitants à jeter des cendres sur leurs trottoirs.



LE CAS DU PRINCE BEAUDUIN.

1) «Lui il est bel homme!»
 A lui la pomme

«Lui est-ce ça, M. Pontus? Les journaux et le beau sexe ne sont pas d'accord sur l'uniforme qui convient le mieux au prince Beauduin! Je vais convoquer d'urgence un grand congrès international pour faire trancher la question.»

«Comment trouver-tu le prince Beauduin en Arabie? Moi, je le préférerais en garnison. — Oh! moi, je le préférerais en cabinet particulier.»